

Ain't Them Bodies Saints

Des corps célestes

Les amants du Texas, États-Unis, 2013, 1 h 36

Jean-Philippe Desrochers

Number 289, March–April 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2014). Review of [Ain't Them Bodies Saints : des corps célestes / *Les amants du Texas*, États-Unis, 2013, 1 h 36]. *Séquences*, (289), 26–27.

Ain't Them Bodies Saints

DES CORPS CÉLESTES

Présenté à Sundance et à la Semaine de la critique de Cannes en 2013, **Ain't Them Bodies Saints** n'a eu droit qu'à une seule projection au Québec, au Centre Phi, en janvier 2014. Il s'agit du deuxième long métrage de David Lowery, après **St. Nick** (2009), film à très faible budget qu'il avait aussi scénarisé.

Jean-Philippe Desrochers

D'un film à l'autre, Casey Affleck confirme qu'il est un acteur de premier plan. Faisant partie des acteurs les plus talentueux de sa génération et ce, même si on lui confie souvent des seconds rôles, Affleck pourrait facilement se contenter de jouer dans de grandes productions hollywoodiennes. Mais sa présence dans **Ain't Them Bodies Saints** prouve encore une fois qu'il choisit ses rôles en fonction de leur complexité et qu'il sait se montrer audacieux, lui qui semble avoir un faible pour les projets de cinéastes en début de carrière comme Andrew Dominik (**The Assassination of Jesse James by the Coward Robert Ford**, 2007) et, plus récemment, Scott Cooper (**Out of the Furnace**, 2013).

Les premiers plans de **Ain't Them Bodies Saints** sont sans équivoque. Ils placent d'emblée le film dans un univers référentiel bien précis: nous sommes manifestement devant un film fortement imprégné de l'œuvre de Terrence Malick. La manière de montrer le couple Affleck-Mira, que Lowery filme à contre-jour et plonge dans une lumière crépusculaire, rappelle particulièrement **The Tree of Life** (2011) et **To the Wonder** (2012). Le paysage texan des années 1970 magnifié par des cadrages éblouissants et le couple de hors-la-loi renvoient à **Badlands** (1973); les plans de champs de blé doucement bercés par le vent qui ponctuent le récit évoquent quant à eux les plans pastoraux de **Days of Heaven** (1978).

Bien qu'il ne révolutionne rien sur les plans formels, narratifs et thématiques, **Ain't Them Bodies Saints** réaffirme à sa manière toute la puissance du cinéma américain dit indépendant (celui en marge de Hollywood). Œuvre mineure (au sens noble du terme) mais marquante, le film met en scène une histoire d'amour impossible entre deux personnages qui sont placés devant l'implacabilité du destin. Ce dernier pèse sur eux de tout son poids dans presque chaque plan du film. Les protagonistes sont par ailleurs impliqués dans une sorte de triangle amoureux singulier (autre évocation de l'univers de Malick). Appuyé par une jolie et délicate partition musicale, le film comporte quelques plans magnifiques, comme celui qui montre l'étreinte de Wheeler, le shérif bienveillant, et de la petite Sylvie devant la porte de la maison de Ruth, pendant que Bob, finalement réuni avec celle qu'il aime, meurt au bout de son sang dans la chambre de celle-ci. Le film contient en outre son lot de très beaux moments mère-fille, moments lumineux empreints d'une authentique tendresse que l'on voit trop rarement au cinéma.


Très ancré géographiquement, **Ain't Them Bodies Saints** donne à voir une Amérique profonde et les grands espaces qui la constituent. La violence ponctuelle mais très virile de certaines scènes et la présence de chasseurs de primes font écho au western classique, le manichéisme en moins. Comme

photo: Filmer les personnages comme s'ils avaient quelque chose de divin

dans un western, le dilemme moral du film est sans faux-fuyant et se trouve au cœur du récit : Bob doit-il retourner voir celle qu'il aime et risquer de gâcher sa vie et celle de leur fille, ou doit-il purger sa peine en prison, se priver d'être auprès de ceux qu'il aime, pour un crime qu'il n'a de surcroît même pas commis ? Ruth, quant à elle, doit-elle dévoiler le secret qui la ronge et partir avant que Bob ne la trouve ? On comprend rapidement que Bob est une sorte de perdant magnifique, dont la noblesse de la mission ne l'empêche pas d'être condamnée à l'échec. À ce titre, Lowery filme ses personnages avec une telle empathie et un tel attachement qu'il les élève au rang de ceux qui méritent d'être le centre de l'attention et d'être éclairés par les plus belles lumières. Contrairement à ce que le titre du film laisse entendre, ses personnages ne sont pas des saints ; ce sont d'anciens criminels qui mènent une petite vie en marge du monde. Cependant, en les filmant presque comme s'ils avaient quelque chose de divin, en les positionnant comme il le fait si souvent en plein centre du cadre et en restant toujours près d'eux, le jeune cinéaste les mythifie, les élève au rang d'icônes¹. Ces corps atteignent donc, sous l'œil de Lowery, une forme de sainteté. Le cinéaste se trouve alors à faire l'éloge de l'homme ordinaire, des petites gens et de leurs travers, et laisse ainsi voir un parti pris profondément humaniste.

Si l'intensité de l'amour de Bob pour Ruth est clairement exprimée par une voix off (on entend Bob lire les lettres qu'il lui écrit de la prison) empreinte de romantisme, voire d'une certaine naïveté, elle est cependant beaucoup moins évidente

à l'image. Les dix premières minutes du film, les seules où les deux protagonistes sont véritablement unis, défilent à un rythme si rapide et contiennent tant d'informations que le cinéaste ne parvient pas à nous convaincre visuellement de la profondeur de leurs liens amoureux. De plus, les nombreuses ellipses font en sorte que l'on est un peu déboussolé par rapport à la temporalité du récit. Sans trop s'éterniser sur cette partie, le film aurait certes gagné à ce que la mise en place de l'intrigue et des personnages se produise un peu plus lentement.

Bref, sans être un chef-d'œuvre, *Ain't Them Bodies Saints*, qui n'a peut-être pas toujours les moyens de ses ambitions, est le genre de film imparfait pour lequel on développe un attachement particulier parce que son honnêteté, son humanité et son américanité très assumée nous touchent profondément. Si les promesses que contient ce deuxième long métrage se concrétisent dans ses prochains projets, David Lowery risque de faire beaucoup parler de lui dans les années à venir. 

¹ Le cinéaste l'affirme lui-même sur son blog personnel (22 juillet 2013) : <http://www.road-dog-productions.com/weblog/2013/07/>

■ **LES AMANTS DU TEXAS** | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 36 – Réal. : David Lowery – Scén. : David Lowery – Images : Bradford Young – Mont. : Craig McKay, Jane Rizzo – Mus. : Daniel Hart – Son : Dustin Cawood, Robert Shoup, Kent Sparling – Dir. art. : Jade Healy – Cost. : Malgosia Turzanska – Int. : Casey Affleck (Bob Muldoon), Rooney Mara (Ruth Guthrie), Ben Foster (Patrick Wheeler), Keith Carradine (Skerritt), Kennadie Smith et Jacklynn Smith (Sylvie Guthrie), Nate Parker (Sweetie) – Prod. : Cassian Elwes, Toby Halbrooks, James M. Johnston – Dist. / Contact : IFC Films.

